HAL open science

Robert Loï ou le cryptage de l'espace urbain comme acte de (des)cryptage(s) sensible à vocation universelle

Patricia Signorile

To cite this version:

Patricia Signorile. Robert Loï ou le cryptage de l'espace urbain comme acte de (des)cryptage(s) sensible à vocation universelle. Patricia Signorile. Cryptage/décryptage Regards croisés à partir des photographies de Robert Loï, 10, Presses de l'Université d'Aix-Marseille, 180 p., 2023, 9782731412901. hal-04393849

HAL Id: hal-04393849

https://hal.science/hal-04393849

Submitted on 15 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Robert Loï ou le cryptage de l'espace urbain comme acte de (des)cryptage(s) sensible à vocation universelle

Patricia SIGNORILE[1]

Résumé : Robert Loï encode à travers la pratique photographique numérique le quadrillage des espaces, l'occupation et le découpage du temps, la gestion des déplacements, la surveillance de tous les moments, les règlements tatillons, la panoptique, le surinvestissement des corps, la désorientation originelle. Il s'agit de dispositifs disciplinaires, de normalisation plutôt que de répression -même si celle-ci n'est jamais très éloignée-. Il s'agit de montrer l'intrication du pouvoir avec un savoir technique spécifique : « prescriptions de manœuvres », « imposition d'exercices », « objectivation », « fonctionnalité », « calculabilité », « surveillance », « observations », mesures comparatives qui ont toutes une norme, un code pour référence.

Mots-clés : - Encodage - Pratique photographique numérique - Dispositifs - Intrication - Norme - Code

Abstract : *Robert Loï encodes through digital photography the squaring of spaces, the occupation and division of time, the management of movements, the surveillance of all moments, the fussy regulations, the panopticon, the over-investment of bodies, the original disorientation. It is a question of disciplinary devices, of normalisation rather than repression - even if the latter is never very far away. It is a question of showing the entanglement of power with a specific "technical" knowledge: "prescriptions of manoeuvres", "imposition of exercises", "objectification", "functionality", "calculability", "surveillance", "observations", comparative measures that all have a norm, a code as reference.*

Keywords : *- Encoding - Digital photographic practice - Devices - Intrication - Standard - Code*

[1] Maître de conférences HDR, LID2MS, Aix Marseille Univ.

La ville et sa famille sont deux axes intimement liés à la vie personnelle de Robert Loï, qui vont être saisis en parallèle par son appareil numérique. La ville, essentiellement les passants, sont perdus dans leurs pensées, leurs espoirs, comme le sont les visages de ses proches.

Robert Loï, en cryptant à travers un appareil numérique l'espace de la cité, pose un décryptage visuel de sa pensée tout en le superposant à celui du cryptage de son appareil numérique. Il pose un regard interrogatif sur un monde désenchanté, dystopique. Dans le décryptage de la cité qu'il montre, se donne à lire, à travers un espace organisé d'une façon cryptée par la signalétique urbaine, la publicité mais aussi l'histoire et l'espace sédimentés par des formes culturelles antérieures. Effectivement, des anciens égyptiens et grecs en passant par les membres de l'école de Bauhaus, les fidèles de Mies van der Rohe, ceux de Le Corbusier jusqu'à Rudy Riciotti et bien d'autres encore, tous les architectes ont pensé leur art de bâtisseurs en liaison avec les valeurs et les normes de civilisation ou de techniques auxquelles ils adhéraient dans le contexte d'une commande. Ces choix se sont opérés en fonction de la place que ces architectes assignaient à leur savoir faire dans l'histoire de la culture et, selon des principes politiques, sociaux, économiques. Leur restitution créative peut être considérée comme un décryptage de données suivi d'un cryptage.

Car, en effet, les structures politiques, sociales et économiques en font nécessairement partie. Celles-ci définissent un cadre de vie adapté aux membres de la communauté, tout comme les techniques et les matériaux, les croyances et les formes de pensée d'une société ou d'un moment de civilisation**.** L'architecte, en ce sens, est forcément ancré dans un moment historique qu'il tente de décrypter car la ville est un organisme complexe et protéiforme, polycentrique. Espace de mémoire d'une architecture éclectique, qui mêle l'ancien au moderne et au

contemporain. Celle-ci est souvent hyper-amnésique, elle se reconstruit en effaçant son passé pour accéder à son présent.

Aujourd'hui, les flux des grandes villes éclatent ou s'engorgent au profit de lieux à la lisière des villes. Le modèle de la ville radioconcentrique industrielle fait faillite. Il ne fonctionne pas. La ville impose la circulation d'un flux mécanique frénétique et quotidien. Certaines populations suburbaines tentent de palier les désagréments de la ville en habitant à la périphérie à la faveur d'un calendrier horaire et de sa distribution qui rythme les agissements des néo-citadins, tout en fixant la limite du tolérable à leurs déplacements. Les cités-jardins et la désarticulation de la ville avec son rêve imaginé en « kit publicitaire » contiennent un jardinet, une petite maison, le bonheur souhaité par ses habitants étant une option. Ce mensonge abyssal creuse un déficit temporel pour l'individu « suburbain ». De plus, ce dispersement s'est effectué au détriment d'une loi naturelle archaïque. En effet, les individus ont besoin de se grouper pour se défendre et rationaliser leurs efforts. Désormais, ils se dispersent dans des lotissements ou des « éco-villages ». Autant d'indicateurs d'une ville malade que montre le photographe, parce qu'elle ne correspond plus à sa genèse anthropologique.

Robert Loï a choisi de questionner visuellement les individus de la ville contemporaine, dans leur pratique quotidienne des flux, des rencontres, des signes, des aléas, des espaces publics, parfois privés, en ce qui concerne ses proches tout en proposant un mode de fonctionnement différent. Lui, en tant que photographe artiste, a choisi de se perdre en ville, d'errer, de chercher la désorientation dans l'orientation intransigeante des signes, qui sont autant de symboles cryptés. Le décryptage visuel - dont le spectateur doit posséder le code sensible pour voir - montre que si la ville est un lieu de déplacement, de transit, de flux, ceux-ci ne sont pas laissés au hasard. Le citoyen ne va pas n'importe où,

ni n'importe comment. Feux rouges, panneaux, signalisations diverses, sont autant de points de repère pour ne pas perdre le sens de la déambulation des flux et l'encodage des trajectoires. Les trajets sont dirigés, « ordonnés », les signalisations sont des injonctions qui proposent et imposent un vocabulaire commun au déplacement, quel que soit le lieu.

Formes, couleurs, typographies, messages, uniformisation des signes et des espaces, fabriquent des lieux publics qui ne se distinguent plus que par leur utilité, sans aucune spécificité. Des « non-lieux » comme les nomme Marc Augé, des « nespaces », stations de métro, voies de tramways, en sont des exemples flagrants. Mais cette hyper-rationalisation de l'espace et de son balisage n'est-elle pas elle-même source de malaise plus que d'orientation ? C'est ce malaise que veut décrypter Robert Loï.

Robert Loï encode à travers la pratique photographique numérique le quadrillage des espaces, l'occupation et le découpage du temps, la gestion des déplacements, la surveillance de tous les moments, les règlements tatillons, la panoptique, le surinvestissement des corps, la désorientation originelle. Il s'agit de dispositifs disciplinaires, de normalisation plutôt que de répression -même si celle-ci n'est jamais très éloignée-. Il s'agit de montrer l'intrication du pouvoir avec un savoir « technique » spécifique : « prescriptions de manœuvres », « imposition d'exercices », « objectivation », « fonctionnalité », « calculabilité », « surveillance », « observations »[2], mesures comparatives qui ont toutes une norme, un code pour référence.

Le décryptage

[2] Pierre Schaeffer, *Machines à communiquer*, Paris, Le Seuil, 1972, T. II, pp.158-159.

Immergé chaque jour dans la cité devenue banale à force d'être quotidienne, le citoyen n'en parle pas et ne la voit plus. Robert Loï a choisi par ses cadrages de crypter la vie intérieure dont il appartient au spectateur-acteur de décrypter le message. Bien sûr, la ville appartient à l'histoire des hommes, des femmes et des enfants qui l'habitent. Pour cette raison, celle-ci ne peut poursuivre une destinée strictement rationnelle en dépit des trajets et des tracés paraissant guider les personnages, qu'ils soient solitaires ou accompagnés. La cité que montre Robert Loï n'est pas un amoncellement de pierres, de béton, de métal, de verre, où l'individu s'étourdit et se perd. Elle est plutôt le lieu d'une mise en œuvre, d'une mise en scène, d'un *vivre* qui s'immobilise dans une tentative de décryptage en fêtant les noces d'un désir et d'une nécessité. L'espoir se décline alors dans la grandeur des signes et des couleurs qui s'affrontent, et rendent habitables la rue, la ville et, par extension, le monde.

À propos de la ville qui lui sert de prétexte, Robert Loï décrypte, en réalité, les rapports entre la forme et la couleur, l'humanité et l'urbanité, dont on ne sait, d'abord, s'ils existent dans un affrontement ou une interaction. En tout cas l'homme habite cet espace urbain et celui-ci lui sert de cadre. Au bleu mystique s'opposent le jaune chaud, les différents silences des blancs et des noirs, la passion du rouge, couleurs que le photographe met en relation avec ronds, triangles et carrés, lignes ouvertes ou fermées qui représentent autant de codes qui fondent le style du photographe et qui lui servent à « encoder » ses images. Le spirituel est alors du ressort de l'image - l'abstraction lyrique de Kandinsky n'est pas loin - qui agit directement sur les sens et sur l'émotion du spectateur. C'est, en fait, la vie saisie dans un élan cosmique, dans une effusion spirituelle, que capture l'objectif de Robert Loï. Ce sont les couleurs primaires qui articulent toujours la composition. Les éléments se répondent dans un jeu d'oppositions et de complémentarités.

Assurément, la ville qui est montrée est liée aux changements, aux bouleversements. Elle est chargée d'histoires, d'acteurs, de désirs individuels et de projets. Mais, la verticalité urbanistique ne détruit pas l'horizontalité du champ visuel. Celle-ci apparaît au cœur des accumulations, des signaux, des tracés, des trajets... Même si la confrontation d'espaces surchargés et d'autres plus sereins, ramène le citadin à des dimensions existentielles qui sont celles de la fragilité du sujet, la cité accouche alors de son éternité. Elle enregistre les réussites comme les échecs. Vivre dans la cité est conforme aux processus artistiques qui métamorphosent l'idée et la matière pour produire du sens. Dans la cité vue par Robert Loï, il existe une multiplication colorée et fragmentaire de signes, de sens, de postures, de regards. Il appartient à chacun dans son « essentialité » d'ordonner ses rites et ses codes pour y tracer son propre chemin et en trouver le message caché.

Ainsi, le photographe avec ses images procure un cadre conceptuel qui rend compte de la relation de l'homme à l'espace. « Habiter » est ici explicitement mobilisé, en liaison, avec la « condition urbaine » et la perspective de déployer une « éthique ». Celles-ci permettent d'appréhender la mégapole moderne et notamment la mobilité des flux et des êtres qui y circulent.

Peter Behrens, l'architecte co-fondateur du *Deutscher Werkbund*, déclarait en 1908 : « la Grande Ville est devenue aujourd'hui un facteur de la vie culturelle, scientifique et économique, que l'on ne peut simplement ignorer ; à partir d'elle s'est développé un type de vie qui existe et donc est entré dans l'histoire »[3]. À la même période, Eugène Atget dans ses photographies, qui sont des regards sur la ville, a traqué la mémoire en voie de disparition d'une ville dont le triptyque est lié à la construction, à la démolition puis à la reconstruction. Désormais, comme

[3] Peter Behrens, « Gartenstadtbewegung », cité in *Architecture en Allemagne 1900-1903*, CCI-Centre Pompidou,Payot, Paris, 1979, p.24

l'écrivait Paul Valéry, « chaque grande ville est (semblable à) une immense maison de jeux »[4]. Aujourd'hui des photographies de David Cousin-Marsy[5] dans la série *Villes invisibles*, tentent une échappatoire face à la transformation et la perte de sens des lieux de vies. Michael Serfaty sonde également le langage des villes. Robert Loï, comme ces autres photographes contemporains, s'intéresse à la façon dont les mutations de l'environnement urbain actuel affectent la perception et l'expérience du citadin, transformant le *sensorium* humain. Mais pour lui, le verre, le béton armé, l'acier, la multiplication des signaux lumineux et sonores, soumettent l'individu à des stimulations sensibles et font de la métropole un milieu dans lequel dominent la rapidité, la désorientation et la fragmentation des impressions. Le citadin est soumis à de multiples chocs engendrés par l'environnement urbain. Ceux-ci, à terme, ne peuvent que modifier profondément le psychisme des individus, créant une mentalité typiquement urbaine et caractéristique de la modernité contemporaine. Ces traits marquants sont la propension à l'individualisation, à l'intellectualisation et à la rationalisation des rapports sociaux. Georg Simmel[6] les analysait déjà, comme une « protection de la vie subjective contre la violence de la grande ville ».

Cependant, la grande ville ne s'inscrit pas uniquement dans l'idéologie de la société rationnelle et désenchantée, mais également, dans celle de la production des mythes et des fantasmagories modernes résultant d'un effet de saturation du *sensorium*. Désormais, il semblerait d'après Rem Koolhaas que le nouveau modèle soit celui de « La ville générique » soit « la ville libérée de l'asservissement au centre, débarrassée de la camisole de force de l'identité. La

---

[4] Paul Valéry, *Regards sur le monde actuel et autres essais*, p. 98, BoD - Books on Demand – Frankreich, Livre de poche, 2022.

[5] https://territoiredessens.blogspot.com/2007/11/david-cousin-marsy.html
Ce projet entre en résonnance avec un roman d'Italo Calvino, *Les villes invisibles*. Dans ce roman l'auteur explore les descriptions de cinquante-cinq villes inexistantes.

[6] Georg Simmel, *Les grandes villes et la vie de l'esprit*, in *Philosophie de la modernité*, Payot, Paris, 2005, p. 234.
6.

ville générique rompt avec le cycle destructeur de la dépendance : elle n'est rien d'autre que le reflet des nécessités du moment et des capacités présentes. C'est la ville sans histoire. »[7]

Robert Loï fait assister à cette mutation à travers ses images doublement cryptées à la fois par son appareil numérique et le fait qu'il les décolore partiellement.

Pour autant, aujourd'hui l'« habiter » citadin peut-il être entendu dans un sens proche de celui utilisé par Heidegger pour décrire une certaine présence au monde ? Il existe une relation ontologique entre les hommes et l'espace qu'ils occupent. L'habitat doit se limiter aux exigences naturelles. Si le travail correspond au processus biologique par lequel le corps assure sa survie en consommant ce qu'il produit, en revanche l'habitat est pris dans le cycle de la vie et n'a pas de réalité spécifique. Il lie l'individu à son propre corps sans l'intermédiaire d'un monde. Sous cette forme, habiter signifie mettre son corps en sûreté quelque part. Habiter ne consiste plus seulement à occuper la Terre mais à fabriquer un monde. Cette existence est relative à l'espace entre les hommes, ce en quoi l'action est spécifiquement politique. Comme l'action ne produit pas un monde d'objets, l'habitat ne peut avoir qu'un sens métaphorique et général : habiter signifie participer au monde commun, lequel constitue un horizon pour la reconnaissance des actes et des paroles.

La ville contemporaine est associée - comme celle du passé - à l'émergence de la notion de sujet et au questionnement sur celui-ci. Elle produit des opérations mentales qui sont celles de l'inconscient. En elles se télescopent le passé, le présent et, parfois, le futur. Les mutations économiques ont laissé des plaies ouvertes, béantes, des friches, tandis que les crises démographiques des dernières

[7] Ouvrage dirigé par Lidia Breda, *R. Koolhaas, Etudes sur (ce qui s'appelait autrefois) la ville*, Manuels Payot, Editions Payot et rivages, 2017.

années ont légué à la modernité des espaces dortoirs qui matérialisent, sur des cartes et des espaces, ce qui demeure de la notion de classe sociale. La cité, telle que la photographie Robert Loï avec une multiplication fragmentaire de signes, de sens, d'attitudes, de postures, de regards, de « nespaces », pose la question essentielle de la place de l'humanité dans un espace urbain crypté où presque comme un acte obsessionnel, un regard se promène à la recherche de rencontres et de sens pour la décrypter à partir d'un code universel : celui de la présence humaine et de sa capacité à exister.